

ETC



L'art n'a ni sens ni valeur

Marc Le Bot

Numéro 7, printemps 1989

L'effritement des valeurs

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36355ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (imprimé)

1923-3205 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Le Bot, M. (1989). L'art n'a ni sens ni valeur. *ETC*, (7), 22–23.

L'art n'a ni sens ni valeur



Diego Vélázquez, *Les Ménines*, 1656.
Huile sur toile; 318 x 226 cm. Madrid, Prado.

On demande à l'art, on se demande à propos de l'art, quel est le sens, quelle est la valeur de ses œuvres ? Pourquoi ? Lui-même ne se pense pas en termes de sens ni de valeur. On voudrait nous faire croire que l'art relève d'une économie, d'une sémantique. L'affaire est politique : l'art produirait lui aussi des richesses ! Lui aussi relèverait de la « communication » ! L'opération est aussi perverse que le fût en son temps la confiscation de l'art par les religions. Le vocabulaire creux de l'âge

classique avait l'avantage au moins d'user de mots plus vides de sens encore que l'art lui-même. On demandait à l'art d'être « beau », comme est belle la Nature. On jugeait que l'Inspiration venait des Muses, c'est-à-dire du dehors de l'art ; et qu'Elles, et non pas l'artiste ni l'amateur d'art, décidaient du destin historique des œuvres au musée. La Beauté ou les Muses sont deux des noms propres qu'on donne, faute de noms convenables, à l'insensé que l'art affronte. Ces mots cachent, de façon perverse, tout autre chose qu'on n'ose pas nommer.

Le musée demeure une de ces caches. Vers la fin de l'âge classique, il vient de réaliser ce que réalisent, en tout temps, toutes les institutions culturelles : dévier la visée propre de l'art; le vilipender, en prétendant le protéger et l'exalter. Par malheur, on ne peut se passer des réalisations institutionnelles, aussi réelles et nécessaires que l'art.

Un coup d'éclat de Marcel Duchamp, en 1917, révèle, par défi, la contradiction et ce qu'elle met en jeu. Marcel Duchamp met à nu une mariée qui était trop belle : il fait entrer un urinoir au musée. Il démontre, par l'expérience, ce que Marcel Mauss énonce par la théorie au même moment : institutionnellement, un objet d'art est celui qui est reconnu comme tel par un groupe social. L'institution majeure de cette reconnaissance aujourd'hui est effectivement le musée : lui, donne sens et valeur aux œuvres. Hélas! toute la sociologie de la culture s'est engouffrée dans le vide-de-pensée que laisse ouvert cette demi-vérité.

Duchamp fait entrer au musée un pissoir où on ne peut pisser. Enlevez un objet à son contexte fonctionnel, ôtez-lui son utilité d'outil, et son «sens» s'effondre car le sens est toujours usuel. Qu'est-ce qui reste ? Une forme ou un sens «purs» ? L'idée de «pur» est comme l'idée de «beau» : ça résonne mais c'est creux, chacun y met ce que bon lui semble. Reste donc cette seule demi-vérité que la sociologie de la culture démontre : le musée et les multiples «instances légitimes» socialement instituées valorisent n'importe quoi. Après Marcel Duchamp sont entrés au musée des paquets de graisse, des tas de charbon, des morceaux de sucre, de la merde en conserve, des toiles à store, des bouts de ficelle. Cette malignité démontre quoi ? Si ce n'est l'exorbitant et réel pouvoir des institutions. Elle le conforte en le démontrant. Malin, bien trop malin Marcel Duchamp! Et tant d'intelligence pour un néant-d'art qui est une dérision de l'art!

Ceux-là qui n'aiment pas l'art moderne parce que sa pensée ruine leur pensée ont beau jeu. Si les «instances légitimes» donnent leur valeur esthétique et marchande à ce qu'ils nomment, drôlement et inconcevablement, des «biens symboliques» — comme si un symbole pouvait s'approprier —, ceux-là attendent de l'artiste ou de ceux qui aiment l'art, qu'ils disent sinon sur quel autre «sens», quelle autre «vérité», serait fondée la *valeur* artistique».

Ils peuvent toujours attendre! L'art n'est en rien concerné par la vérité, le sens ou la valeur. La pensée artistique pense ce qui n'est ni vrai ni faux, ni beau ni laid. Son registre affectif n'est pas celui des valorisations, mais de l'ambivalence.

Je ne cite à témoins ni le «marchand de sel» dont la soupe est amère, ni les marchands de charbon, ni les conservateurs de latrines. Il me suffit qu'Henri Matisse

donne à penser à des corps féminins dans des décors cossus et que, cependant, il confronte ces choses-là qui sont bien connues à l'insensé des grands aplats de couleurs saturées pour que soudain, s'effondre ici, dans l'œuvre même, tout le sens coutumier, toute la valeur ou l'intérêt qu'on porte aux salons bourgeois et aux femmes-fleurs. Ne restent ni forme ni sens purs. Reste l'énigme qu'est pour la pensée le réel en tant que tout réel est toujours, outre l'usage qu'on peut en faire, cette présence, là, de quelque chose qui est, alors que «ça» pourrait ne pas être. Pensée de l'énigme, l'art se penche par paradoxes : sa seule vérité est de ne rien dire qui ressortisse à la vérité.

La pensée artistique, en peinture, rompt, par ses artifices visuels, avec l'usualité des regards qui donnent à voir fruits, femmes et fleurs dans un salon. Elle rompt avec les vérités établies ou en voie de s'établir; elle fait apparaître ces choses-là et toutes autres choses comme autres, encore, que ce qu'on dit en toute vérité qu'elles sont au regard des savoirs et des opinions socialement instituées et légitimes. Elle fait apparaître tout réel comme autre, en sa réalité, que tout «sens» qu'on lui donne : elle l'exhibe en sa réalité invérifiable, insensée, énigmatique; si bien qu'elle s'accompagne en effet d'une ambivalence affective où se mêlent toujours l'émerveillement et l'angoisse. Si bien que le «néant-d'art» des ready-made de Marcel Duchamp ne serait pas tout à fait rien : il perturbe la perception de nos ustensiles quotidiens.

Que disent les concepts de «valeur» et de «sens» en regard de cette expérience du réel que provoque l'art et dont l'histoire atteste le caractère transhistorique ? Rien. Mais y a-t-il autre chose à dire que ce qui peut la provoquer, cette expérience, ou, du moins, ce qui peut en relever les effets, ne fût-ce qu'en apprenant à reconnaître les procédures artificieuses par quoi l'art se détourne des débats entre vrai et faux qui sont toujours des rapports de force et de pouvoir, et par quoi l'art se détourne aussi bien du moralisme que sous-tendent toutes attributions de valeur ?

L'énigme du réel qui est l'objet de la pensée de l'art est le secret du monde. L'art est une pensée irreligieuse du sacré. La merde aussi est la matière du monde. Mais l'art, comme toute pensée, est une pensée de la matière, non la matière même. La pensée, l'art, ne disent pas ce que sont les choses. Ils décrivent les détours de la pensée et les effets du travail de pensée. Certains de ces effets sont du sens, ils sont du savoir. D'autres, non. L'art, non, ne veut rien savoir. Il pense l'énigme de la présence de tout ce dont il ruine le sens et qui, soudain, est là, présent comme Figure.

Marc Le Bot

(Marc Le Bot est historien d'art et enseigne à l'Université de Paris I)